

II. Le moment de l'hégémonie

Cahier 10 : «*La philosophie de Benedetto Croce*», 1932-1935, 10(I) § 1, 4, 7, 9, 11, 12, 13 (5) ; 10(II) § 6, 12, 17, 28 (2), 35, 41 (1, 12), 44, 48, 52, 59 (1, 2), 61

Dans le cahier 10, Gramsci se confronte à l'un des penseurs les plus importants de son temps, au plan italien mais aussi européen, à savoir le philosophe Benedetto Croce¹. Il désigne l'étude qui serait née de ce cahier, s'il avait eu le temps de la mener à bien, l'*Anti-Croce*, sur le modèle de l'*Anti-Dühring* de Friedrich Engels². Étudier Croce et le soumettre à critique permet à Gramsci de réaliser plusieurs objectifs. D'abord, se confronter au meilleur de la pensée dominante de son temps. La conviction de Gramsci, répétée à plusieurs reprises dans les *Cahiers de prison*, est que le marxisme est d'autant meilleur que les adversaires qu'il se donne sont bons, autrement dit qu'il affronte les « sommets » de la pensée dominante. Comme il le dira plus tard, il y a quelque chose d'infantile dans le fait de prendre pour cible des penseurs médiocres, le risque étant dans ce cas que la médiocrité contamine le critique

1. Benedetto Croce (1866-1952) est l'intellectuel italien (napolitain) le plus influent de son temps. Il rencontre tôt dans son parcours Antonio Labriola, qui l'initie au marxisme, dont il effectue cependant rapidement une critique au nom d'une forme d'idéalisme. Il lance en 1902 avec Giovanni Gentile la revue *Critica*, qui aura un impact profond sur la culture italienne. Croce devient ministre de l'Instruction du

cabinet de Giovanni Giolitti en 1920. Il s'oppose au fascisme en échappant toutefois aux prisons de Mussolini. Il redeviendra brièvement ministre après la guerre. Croce a eu l'occasion, à la fin des années 1940, de prendre connaissance et de faire de brefs comptes-rendus de la première édition des *Cahiers de prison*, dans lesquels il réaffirme sa critique du marxisme.

2. Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Paris, Éditions sociales, 1950.

Guerre de mouvement et guerre de position

lui-même. Croce, de ce point de vue, est un adversaire de choix.

Gramsci soutient par ailleurs que Croce est beaucoup plus influencé par le marxisme qu'il ne le reconnaît. Il affirme même que l'œuvre de Croce est à bien des égards une «retraduction» (c'est son terme) du marxisme dans le langage de l'idéalisme, de la même manière que Marx s'était livré en son temps à une «traduction» de l'idéalisme hégélien dans le langage de l'historicisme, donnant ainsi naissance au marxisme. Se ressent ici l'influence des études de philologie que Gramsci avait accomplies à Turin dès 1911, son intérêt pour la problématique du langage n'ayant jamais disparu. Pour Gramsci comme pour Althusser, il y a une lutte des classes dans la théorie, la question de savoir quel camp parvient à imposer son terrain – c'est-à-dire son langage et ses catégories – à ses adversaires étant un élément crucial du rapport de force. L'histoire des idées peut en ce sens être conçue comme l'histoire des «traductions» et des «contre-traductions» de doctrines rivales les unes dans les autres. On ne peut bien sûr manquer de songer au néolibéralisme actuel, à sa domination culturelle sans partage dans les années 1980 et 1990 (sans doute moindre dès les années 2000), qui force ses opposants à employer son vocabulaire. La confrontation avec Croce a donc pour enjeu de «traduire» à nouveau l'idéalisme dans le langage du marxisme, mais d'un marxisme qui parviendrait à intégrer et donc dépasser le «moment Croce».

Le rapport de Gramsci à Croce n'est cependant pas seulement instrumental, il est aussi d'inspiration. Il est en réalité les deux simultanément. Que l'«histoire éthico-politique» de Croce soit idéaliste n'empêche pas qu'elle puisse servir, moyennant transformation, à faire évoluer le marxisme (la «philosophie de la praxis», une expression qu'utilisait aussi Antonio

Labriola, qui fut le maître de Croce) dans un sens souhaitable. Cela n'empêche pas, en particulier, de mettre à contribution les catégories de Croce pour élaborer un concept proprement marxiste d'hégémonie, ce qui est précisément l'opération à laquelle se livre l'auteur des *Cahiers de prison*. En langage marxiste, «histoire éthico-politique» se traduit donc par «hégémonie». Les deux sources de ce concept évoquées jusqu'ici sont donc Lénine et Croce – où l'on voit que Gramsci combine une attention maximale aux doctrines non-marxistes de son temps avec la volonté, lorsqu'il en détourne un concept (presque au sens d'un détournement artistique), de le rendre endogène au marxisme, en l'intégrant au répertoire conceptuel de ce dernier.

Un passage remarquable à cet égard est celui où Gramsci affirme que, contrairement à ce que soutient Croce, le marxisme prend très au sérieux les superstructures, et ne les considère nullement comme de simples «apparences». Les superstructures sont des faits, au même titre que les faits économiques, les deux étant inextricablement mêlés. Le concept de «bloc historique» que Gramsci emploie dans ce cahier, et qu'il croit (à tort) emprunter à Georges Sorel, désigne précisément le point de soudure ou d'indistinction dialectique entre ces deux instances. Être marxiste pour Gramsci, ce n'est donc pas expliquer les superstructures par les structures. C'est se placer précisément à ce point d'indistinction, et tâcher de comprendre son évolution au cours de l'histoire. Comme on l'a dit, cette importance accordée aux superstructures aura une influence considérable dans la seconde moitié du xx^e siècle, elle permettra à divers courants de pensée critiques – parmi lesquels les *cultural* et les *subaltern studies* – d'allier analyse économique et analyse des formes culturelles.

Guerre de mouvement et guerre de position

Sa confrontation avec Croce est l'occasion pour Gramsci d'analyser la fonction de l'intellectuel dans le monde moderne. Cette réflexion, qui parcourt l'ensemble des *Cahiers*, est particulièrement développée au chapitre iv de ce livre. Croce est comparé à un « pape » – un « pape laïc », dit Gramsci dans une lettre – qui, bénissant les armes des deux belligérants, voudrait se situer au-dessus d'eux, c'est-à-dire en surplomb de la lutte des classes. Comme l'a montré Pierre Bourdieu – et avant lui Karl Marx – ce mythe du penseur incréé dépositaire d'un savoir objectif est l'idéologie propre aux intellectuels. Gramsci dénonce naturellement cette prétention à la neutralité, tâche relativement aisée vu la centralité politique et culturelle de Croce dans l'Italie de son temps. L'influence de ce dernier, il est intéressant de le constater, passait notamment par sa capacité à varier les registres discursifs, faisant se succéder de courts essais consacrés à l'actualité à d'imposants traités historico-philosophiques. Là encore, Gramsci suggère que les révolutionnaires peuvent apprendre de lui. Gramsci oppose au « pape Croce » le « philosophe démocratique », qui non seulement sait que la position de surplomb n'existe pas, mais que l'engagement militant dans une situation est une condition de sa connaissance objective. Le thème du philosophe démocratique est à mettre en rapport avec ce que Gramsci dit des « intellectuels organiques » (voir ci-après le chapitre iv).

Croce comme intellectuel est inséparable de Croce comme « parti politique ». Le philosophe napolitain n'a jamais formellement adhéré à un parti. Pourtant, il a dispensé ses conseils au parti libéral – au sens large de l'ensemble des partisans du libéralisme – au fil des années. Ce parti avançait en Italie le plus souvent en ordre dispersé. Or c'est justement le lien de chaque secteur avec Croce (et

d'autres intellectuels du même type) qui garantissait sa cohésion idéologique. Croce était en ce sens pleinement un homme de parti. On trouverait facilement aujourd'hui – à vrai dire à toutes les époques – des cas de personnalités qui, sans être à strictement parler membres d'organisations politiques, exercent une fonction de cohésion ou de regroupement partisan au sens large, particulièrement en temps de crise d'hégémonie.

L'*Anti-Croce* inaugure un cycle de réflexion concernant le rapport entre la théorie et la pratique, l'un des thèmes les plus importants des *Cahiers*, peut-être même le plus important avec la question de l'hégémonie. Gramsci qualifie la révolution russe d'«événement philosophique» ou «fait de connaissance». Il ajoute que si Lénine (Illitchi) est un authentique philosophe, c'est parce qu'il est un dirigeant politique qui a réalisé un «appareil hégémonique» en construisant l'État soviétique. Être un philosophe dans les conditions du xx^e siècle ne consiste donc pas à être un continuateur de l'histoire de la philosophie. Cela consiste à intervenir dans le champ politique, c'est-à-dire à abolir la séparation de la politique et de la philosophie.

Abolir cette séparation implique aussi de réfléchir au lien entre forme «sophistiquée» et forme «populaire» – «dégradée» est le terme qu'emploie Gramsci – du marxisme. Celui-ci appartient au petit nombre de doctrines dans l'histoire qui ont débordé les milieux intellectuels et se sont incarnées dans des organisations comptant des centaines de milliers, voire des millions de membres. Le modèle qu'invoque Gramsci pour penser ce problème est l'Église catholique, l'opposition entre marxismes sophistiqué et dégradé étant comparée à celle entre «catholicisme populaire» et «catholicisme des théologiens». La réflexion de Gramsci

Guerre de mouvement et guerre de position

sur cette question est notamment poursuivie ici au chapitre III.

Gramsci introduit dans le cahier 10 l'un de ses concepts les plus connus, qui a beaucoup servi à penser les processus révolutionnaires au xx^e siècle (notamment dans le tiers-monde), à savoir le concept de «révolution passive», que Gramsci emprunte à Vincenzo Cuoco (1770-1823). Ce cahier en fournit l'une des principales définitions. La révolution passive désigne les cas de changement social «par le haut», où l'État effectue des modifications dans la structure politique et économique, sans toutefois toucher aux rapports de propriété, et ce dans un contexte de passivité de la population. Une révolution passive n'est pas une «fausse» révolution, ses conséquences peuvent être importantes, mais les changements qu'elle induit ne sont pas endogènes, ils ne procèdent pas des rapports de classe inhérents à la société considérée. Comme le dira Gramsci, ces changements sont souvent importés dans un pays par une puissance extérieure, qui lui impose alors son hégémonie.

Cahier 10 (I)

§<1> L'attitude de Croce pendant la neutralité et la guerre indique quels intérêts intellectuels et moraux (et donc sociaux) dominent encore aujourd'hui son activité littéraire et philosophique. Croce réagit contre la présentation populaire (avec la propagande qui en découle) de la guerre en tant que guerre de civilisation et donc à caractère religieux, ce qui en théorie devrait conduire à l'anéantissement de l'ennemi. Croce voit dans le moment de la paix celui de la guerre et dans le moment de la guerre celui de la paix ; il se bat pour que les possibilités de

médiation entre ces deux moments ne soient jamais détruites. La paix devra succéder à la guerre et elle peut obliger à des alliances bien différentes de celles qui existaient pendant la guerre : mais comment une collaboration entre les États serait-elle possible après le déchaînement des fanatismes religieux de la guerre ? Il s'ensuit qu'on ne peut et ne doit élever aucune nécessité immédiate de la politique au rang de critère universel. Mais ces termes ne recouvrent pas exactement l'attitude de Croce. On ne peut dire en effet qu'il soit contre la présentation de la guerre en termes « religieux » en tant qu'il s'agit là d'une nécessité politique, visant à ce que les grandes masses populaires mobilisées soient prêtes à se sacrifier dans les tranchées et à mourir : c'est là un problème de technique politique qu'il appartient aux techniciens de la politique de résoudre. Ce qui est important pour Croce, c'est que les intellectuels ne s'abaissent pas au niveau de la masse mais qu'ils comprennent que l'idéologie est une chose, un instrument pratique pour gouverner et que la philosophie et la religion en sont une autre, qu'il ne faut pas prostituer dans la conscience des prêtres. Les intellectuels doivent être des gouvernants et non des gouvernés, des constructeurs d'idéologies pour gouverner les autres et non des charlatans qui se laissent mordre et empoisonner par leurs propres vipères. Croce représente donc la grande politique contre la petite, le machiavélisme de Machiavel contre celui de Stenterello¹. Il se place très haut et il pense certainement que même les critiques les plus furieuses et les attaques personnelles les plus sauvages sont politiquement nécessaires et utiles afin de pouvoir maintenir sa position élevée. On ne peut

1. Stenterello est un personnage du théâtre populaire florentin de la fin du XVIII^e siècle.

Guerre de mouvement et guerre de position

comparer l'attitude de Croce pendant la guerre qu'à celle du pape, qui était le chef des évêques qui bénissaient les armes des Allemands et des Autrichiens et de ceux qui bénissaient les armes des Italiens et des Français, sans que cela soit contradictoire. [*cf. Etica e Politica*, p. 343 : «Hommes d'Église, qu'il faut comprendre ici comme l'Église elle-même, etc.»]

§<4> *Éléments de la popularité relative de la pensée de Croce.* Elle est d'autant plus remarquable qu'il n'y a rien chez lui qui puisse frapper l'imagination et susciter de fortes passions ou donner lieu à des mouvements de caractère romantique. (On ne tient pas compte ici de la popularité des idées esthétiques de Croce qui ont alimenté une littérature journalistique de dilettantes.) Un des éléments est d'ordre stylistico-littéraire. Benjamin Crémieux a écrit que Croce est le plus grand prosateur italien après Manzoni, mais peut-être cette référence peut-elle susciter des idées fausses et préconçues ; il me paraît plus juste de situer les écrits de Croce dans la ligne de la pensée scientifique italienne qui a eu des écrivains tels que Galilée. Un autre élément est l'élément éthique qui réside dans la fermeté de caractère dont Croce a fait preuve à diverses occasions de la vie nationale et européenne ; par exemple l'attitude qu'il a eue pendant et après la guerre, attitude que l'on pourrait appeler gothéenne. Alors que de nombreux intellectuels perdaient la tête et ne savaient plus s'orienter dans le chaos général, reniaient leur propre passé, vogaient lamentablement dans le doute, ignorant qui allait être le plus fort, Croce est resté imperturbable dans sa sérénité et dans l'affirmation de sa foi dans le fait que «métaphysiquement le mal ne peut l'emporter et que l'histoire est rationalité». Mais il faut dire que l'élément le plus important de la popularité de Croce est inhérent à sa pensée et à

sa méthode de penser : on le trouve dans le fait que la philosophie de Croce adhère beaucoup plus à la vie que n'importe quelle autre philosophie spéculative. De ce point de vue l'écrit de Croce qui a pour titre «Il filosofo» est intéressant (réimprimé dans *Eternità e storicità della filosofia*, Rieti, 1930 ; et tous les écrits rassemblés dans ce petit livre) car on y trouve, sous une forme brillante, les principales caractéristiques qui distinguent l'activité de Croce de celle des «philosophes» traditionnels. Dissolution du concept de «système» fermé et défini, et donc pédant et obscur en philosophie ; affirmation que la philosophie doit résoudre les problèmes que le processus historique présente au fur et à mesure de son développement. Le caractère systématique est recherché non dans une structure architecturale externe mais dans la cohérence interne et dans l'aptitude féconde à comprendre chaque solution particulière. La pensée philosophique n'est donc pas conçue comme une évolution – d'une pensée à une autre pensée – mais comme pensée de la réalité historique. Cette position explique que Croce soit beaucoup plus populaire dans les pays anglo-saxons que dans les pays germaniques ; les Anglo-Saxons ont toujours préféré aux conceptions du monde qui se présentent sous la forme de grands systèmes confus celles qui se présentent comme des expressions du sens commun, complétées par la critique et par la réflexion, comme la solution de problèmes moraux et pratiques. Croce a écrit des centaines de petits essais (comptes rendus, articles) dans lesquels sa pensée idéaliste circule de manière intense sans pédanterie scolaire ; chaque solution semble se suffire à elle-même, apparaît acceptable indépendamment des autres car elle est présentée précisément comme une expression du bon sens ordinaire. De plus l'activité de Croce se présente comme une

Guerre de mouvement et guerre de position

activité essentiellement critique : elle commence par détruire une série de préjugés traditionnels en démontrant la fausseté et l'inutilité d'une série de problèmes qui étaient le «dada» comique des philosophes antérieurs, etc., et, ce faisant, elle s'identifie à la réaction dont avait toujours fait preuve le sens commun à l'égard de ces vieilleries.

§<7> *Définition du concept d'histoire éthico-politique.* On peut voir que l'histoire éthico-politique est une hypostase arbitraire et mécanique du moment de l'hégémonie, de la direction politique, du consensus dans la vie et dans le déroulement de l'activité de l'État et de la société civile. Dans la façon dont Croce pose ici le problème historiographique, on retrouve sa manière de poser le problème esthétique ; l'éthico-politique joue dans l'histoire le rôle que la «forme» occupe dans l'art ; c'est le «lyrisme» de l'histoire, la «catharsis» de l'histoire. Mais les choses ne sont pas aussi simples dans l'histoire que dans l'art. En art, la production de «lyrisme» est parfaitement circonscrite à un monde culturel personnalisé, pour lequel on peut admettre l'identification de la forme et du contenu et ce que l'on appelle la dialectique des distincts dans l'unité de l'esprit (il s'agit seulement de traduire en langage historiciste le langage spéculatif, de voir donc si ce langage spéculatif a une valeur instrumentale concrète supérieure aux valeurs d'usage précédentes). Mais dans l'histoire et dans la production de l'histoire, la représentation «individualisée» des États et des nations n'est qu'une simple métaphore. Les «distinctions» qu'il convient de faire dans de telles représentations ne sont et ne peuvent être présentées de manière «spéculative» sous peine de tomber dans une nouvelle forme de rhétorique et un nouveau style de «sociologie» qui, bien que «spéculative», n'en resterait pas moins